

Un jour, Wackermann s'était mis en campagne avec ses cavaliers, pour attendre, dans une embuscade, les marchands qui revenaient de la foire d'Augsbourg, et il tardait à rentrer plus qu'à l'ordinaire. Sa tendre épouse s'imagina qu'il était arrivé quelque accident funeste à son mari : elle le voyait mort ou au pouvoir de ses ennemis. Depuis plusieurs jours elle se consumait dans la douleur, le repos fuyait loin d'elle, de temps en temps elle criait au nain, commis à la garde de la tourelle ; Petit-Jean, entends-tu quelque bruit dans la forêt ? Vois-tu la poussière s'élever en tourbillons ? Wackermann arrive-t-il ? Mais Petit-Jean répondait avec tristesse : Je n'entends aucun bruit dans la forêt, aucun tourbillon de poussière ne s'élève, je ne vois pas flotter un seul panache. La châtelaine apercevant l'étoile du soir briller au firmament et la pleine lune verser sa lumière argentée sur les montagnes de l'ouest, se couvrit de sa mante, sortit du château par la poterne qui donnait sur le bois de hêtres, et dirigea ses pas vers sa fontaine favorite, afin de s'y livrer, dans le silence de la nuit, à ses tristes pensées. Ses yeux étaient inondés de larmes, et sa bouche exhalait des plaintes qui se mêlaient au murmure des ondes.

Lorsque Mathilde s'approcha de la grotte, il lui sembla qu'une ombre légère voltigeait à son entrée ; mais comme son cœur était oppressé, elle fit peu d'attention à cet objet ; elle crut qu'un reflet des rayons de la lune avait abusé ses yeux. Mais lorsqu'elle s'approcha davantage, le fantôme blanc parut se mouvoir et lui fit signe de la main. Elle frissonna, mais ne prit pas la fuite, et s'arrêta pour le contempler. Elle pensa que la femme blanche était la nymphe de la fontaine ; cette apparition annonçait quelque événement important dans sa famille. Songeant aussitôt à son époux, elle arracha les boucles de ses cheveux plus noirs que l'ébène. O jour de malheur ! s'écria-t-elle. Wackermann ! tu as péri sous les coups de tes ennemis ! les ombres de la mort t'environnent ! je suis veuve ! nos enfants sont orphelins ! Pendant qu'elle se tordait les mains avec douleur, elle entendit une voix harmonieuse qui sortait de la grotte ; Mathilde, sois sans appréhension, je ne t'annonce aucun malheur, approche-toi avec confiance : je suis ton amie et je désire m'entretenir avec toi. La noble châtelaine trouva les discours de la nymphe si peu faits pour inspirer la crainte, qu'elle ne balança pas à se rendre à son invitation ; elle entra dans la grotte, la nymphe lui présenta cordialement la main, l'embrassa sur le front, s'assit avec elle, et lui parla ainsi : Chère mortelle, soit la bienvenue dans ma demeure, ton cœur est pur comme l'onde de ma fontaine, et c'est pour cela que les puissances invisibles te sont favorables. Je vais t'informer des événements de ta vie, c'est la seule faveur que je puisse t'accorder. Ton époux n'est pas mort, et avant que le coq ait salué l'aurore par ses chants, tu le serreras dans tes bras. Ne crains pas de pleurer sur son cercueil, le flambeau de la vie doit s'éteindre avant le sien ; mais auparavant tu prodigueras tes caresses maternelles à une fille, qui, née à une heure notée dans le livre des destins, aura en partage la bonne et la mauvaise fortune, selon que la balance qui règle son sort s'inclinera à droite ou à gauche. Les constellations ne lui sont pas contraires, mais une opposition ennemie privera cette orpheline du bonheur de recevoir les soins de sa mère.

Lorsque la noble châtelaine apprit que la fille qu'elle devait mettre au monde serait privée des soins maternels, elle se livra à une profonde tristesse et versa des larmes amères. La Nymphe fut

touchée de sa douleur. Ne pleure pas, lui dit-elle, je servirai de mère à ton enfant, je lui prodiguera¹ les soins que le destin t'empêche de lui donner, mais sous la condition que tu me nommera sa marraine, afin que j'aie part à elle. Souviens-toi que si tu veux me confier ta fille, elle doit me rapporter le présent que je lui ferai le jour de son baptême. Mathilde accéda à cette demande ; la nymphe ramassa un petit caillou rond et poli, et le donna à la châtelaine, lui enjoignant de le faire jeter dans la fontaine par une servante fidèle afin de l'inviter au baptême. Mathilde promit d'observer fidèlement tout ce que lui ordonnait la Nymphe. Elle retourna au château ; la naïade rentra dans la fontaine et disparut.

Peu d'instant après le retour de Mathilde, le nain fit retentir son cornet au haut de la tourelle, et Wackermann entra dans la cour du château plein de vie et de santé et suivi de ses cavaliers chargés de butin. Une année après la noble châtelaine s'aperçut qu'elle était grosse ; elle en informa son mari, qui reçut cette nouvelle avec la joie la plus vive, espérant avoir un héritier. Cependant Mathilde était fort embarrassée de savoir comment elle s'y prendrait pour avoir la naïade pour marraine ; car elle ne voulait pas faire part à son époux de l'aventure de la fontaine.

Sur ces entrefaites un chevalier, que Wackermann avait offensé, lui envoya un cartel. Wackermann se prépara au combat ; lorsque, sur le point de partir, il fit, selon son habitude, ses adieux à Mathilde, celle-ci lui demanda où il allait ; elle insista même, contre son ordinaire, pour apprendre quel ennemi il avait à combattre ; et lorsque Wackermann lui fit avec douceur des reproches de sa curiosité, elle se couvrit le visage, et se mit à pleurer amèrement. Le chevalier fut touché de la douleur de sa femme ; mais il monta à cheval sans dire un seul mot, courut au lieu du rendez-vous, tua son adversaire après un combat opiniâtre, et rentra triomphant dans son château.

Mathilde lui fit les plus tendres caresses, mais elle l'accabla aussi de questions, et ne négligea aucune de ces petites ruses si familières aux femmes, pour apprendre quelle aventure il venait de mettre à fin. Wackermann fit la sourde oreille et s'écria d'un ton railleur : O Ève ! tes filles ne sont pas dégénérées. Il n'en est pas une qui ne soit disposée à cueillir le fruit défendu. Excusez, cher époux, répondit Mathilde, je crois que les hommes ont leur bonne part dans l'héritage d'Ève. Toute la différence que j'y vois c'est qu'une femme fidèle à ses devoirs n'a, ni ne doit avoir rien de secret pour son mari. Je parie que, si j'étais capable de vous cacher quelque chose, je n'aurais ni paix ni trêve que vous ne sussiez mon secret. Et moi, répondit Wackermann, je vous donne ma parole que vos secrets me sont absolument indifférents ; il ne tient qu'à vous de me mettre à l'épreuve. C'est là que Mathilde voulait l'amener. Eh bien ! lui dit-elle, vous savez que je suis sur le point d'accoucher ; si je mets au monde un enfant bien portant, je me réserve de choisir l'une de ses marraines. Je porte une affection toute particulière à une amie que vous ne connaissez pas ; je demande que vous ne m'interrogiez jamais pour apprendre qui elle est, d'où elle vient, ni quels lieux elle habite. Si vous me promettez sur votre honneur de chevalier de consentir à ce que je propose, et si vous tenez parole, j'avouerai que j'ai perdu ma gageure et je confesserai hautement que l'esprit de l'homme est infiniment élevé au-dessus de la faiblesse de la femme. Wackermann fit à Mathilde promesse